Edmond Gilliard lu par ses "adeptes" : une réception multiple

Autor(en): **Bays, Florence / Corajoud, Carine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Traverse : Zeitschrift für Geschichte = Revue d'histoire**

Band (Jahr): **17 (2010)**

Heft 2: **Les intellectuels en Suisse au 20e siècle = Intellektuelle in der Schweiz im 20. Jahrhundert**

PDF erstellt am: **27.04.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-306570

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Edmond Gilliard lu par ses «adeptes»

Une réception multiple

Florence Bays, Carine Corajoud

Figure incontournable du monde littéraire romand de la première moitié du 20e siècle, Edmond Gilliard (1875–1969) a marqué plusieurs générations d'intellectuels par sa pensée humaniste et son art aux résonances mystiques. Il a œuvré dans tous les secteurs de la vie littéraire, comme écrivain, critique, éditeur, conférencier et enseignant de gymnase. Et c'est certainement par ce dernier mode d'action que Gilliard s'est le plus singularisé, en exerçant une fascination intellectuelle sur une frange de ses élèves, restés fidèles à leur maître durant plusieurs décennies.

Il s'est avant tout imposé comme une figure anticonformiste qui a permis de façonner un modèle d'écrivain progressiste, alors peu répandu dans les sphères intellectuelles. Cette posture, restée quasiment inchangée chez lui durant un demi-siècle, a été interprétée selon les préoccupations particulières de ses «disciples». Mais la lecture de Gilliard a aussi et surtout varié selon les contextes historiques. Au cours des 40 ans étudiés (1920–1960), la politisation du champ littéraire confère, en effet, à la pensée de Gilliard une dimension militante qu'elle n'avait pas dans les années 1920. Sa réception permet de retracer un pan de l'histoire culturelle romande, à travers quatre grands moments: les conflits esthétiques (années 1920), les perspectives éthique et politique (années 1930), la résistance antifasciste (1940–1945), la littérature engagée (années 1950).[1]

Décloisonner la littérature, 1920–1932

Gilliard a été l'un des principaux acteurs des mouvements qui ont favorisé l'émergence de la modernité artistique en Suisse romande. Avec d'autres, il a défendu l'autonomie de l'art et la singularité expressive de l'artiste. Il a fondé pour cela les *Cahiers vaudois* (1914–1919) avec Paul Budry, revue qui a marqué les consciences de l'avant-garde artistique romande, avec la collaboration d'artistes qui feront la vie culturelle du pays: Ramuz, Ansermet, Cingria, Morax, Bischoff, Auberjonois. C'est dans ce contexte qu'il faut comprendre l'intérêt suscité par Gilliard auprès de la nouvelle génération, née au tournant du siècle. La plupart

de ses admirateurs ont été ses élèves au gymnase, fascinés par ce professeur hors du commun, aussi exigeant que charismatique. Ce sont Pierre Beausire, Daniel Simond, Alfred Wild, André Muret, Jean Descoullayes, Jean Moser ou Louis Junod. Le plus souvent membres de la Société d'étudiants de Belles-Lettres, ils sont, dans les années 1920, en quête de nouveaux modèles littéraires. Ils lisent Gide, Valéry, Nietzsche, Ramuz, mais Gilliard est celui qu'ils désignent comme leur modèle. Ce qu'ils admirent en lui? La portée métaphysique de sa pensée. Car, à cette époque, la poésie de Gilliard a évolué et ne se veut plus uniquement une recherche esthétique; elle est également une philosophie de vie. En cela, Gilliard répond à des attentes qui dépassent la simple curiosité artistique. Il se pose désormais en moraliste et incarne progressivement la figure du penseur non-conformiste, n'hésitant pas à aller à l'encontre des jugements les plus communément admis, comme le laisse entendre Pierre Beausire: «Très vite on est entraîné et conduit au milieu des grandes solitudes, où patiemment la volonté lucide d'un homme tente d'imposer au familier chaos de la vie un sens et une figure intelligibles.»[2]

Cet art «métaphysique» serait en Suisse romande la nouveauté majeure. Aux yeux des bellettriens, Gilliard est le bâtisseur d'une pensée féconde qui, par sa dimension philosophique, engage la recherche littéraire sur des voies «universelles», et permet d'échapper à un localisme perçu comme limitatif: «Si Vaudois qu'il soit, Edmond Gilliard n'en est pas moins très humain; il n'en appartient pas moins à la race peu nombreuse, mais clairvoyante et volontaire, de ceux qui se créent eux-mêmes, se donnent leurs propres lois, et, en imposant au monde leur individuelle nouveauté, le recréent.»[3] La personne visée? Ramuz qui a désormais acquis ses lettres de noblesse. Déjà les bellettriens lui jettent l'anathème, interprétant son œuvre romanesque ancrée dans le rural comme une flatterie à la fibre patriotique des notables vaudois. Dans ce contexte, Gilliard fait figure de contre-modèle, défendant une littérature décloisonnée, non plus restreinte à l'univers régional, mais ouvrant au contraire sur l'universel: «Si nous nous permettons de critiquer nos aînés, ce n'est point comme certains le pensent, par dépit de ne pas trouver, dans la littérature contemporaine, un Maître. Car nous en avons eu un [...]. Je veux parler d'Edmond Gilliard. [...] Sans aucun doute, Edmond Gilliard se sent maintenant isolé. [...] Son lyrisme peu populaire, son refus de sacrifier à la facilité, l'envergure de ses vues qui dépassent le vignoble et l'étable le rendent suspect.»[4]

Deux jeunes poètes romands, établis à Paris, se réclament également de Gilliard: Gilbert Trolliet (1905–1980) et Aloys Bataillard (1906–1956), fondateurs d'une revue de poésie au titre évocateur, *Raison d'être*.[5] Elle deviendra rapidement une tribune pour Gilliard. Contrairement aux bellettriens, les deux jeunes auteurs ne le connaissent pas personnellement, mais le découvrent par ses écrits. Les

textes programmatiques du périodique les inscrivent clairement dans sa filiation. Défendant une littérature à contre-courant, ils prônent l'idée d'une «poésie pure»:[6] «La poésie n'invente, à proprement parler, rien. […] Sa puissance réside dans ce pouvoir extraordinaire qu'elle possède de rendre sensibles les rapports de l'homme et de la divinité, les correspondances innombrables qui lient la créature au Tout.»[7] Plus spiritualistes que les bellettriens lausannois, Trolliet et Bataillard partagent avec Gilliard la vision d'un geste littéraire centré sur la manifestation d'un «être» du monde. Comme pour Gilliard, la poésie est une manière de lutter contre une société technicienne, oublieuse des nécessités spirituelles de l'homme. L'expression lyrique serait le moyen d'accès privilégié au sacré et à la connaissance, dans un monde où «la logique est une incompréhensible et sacro-sainte pétition de principe.»[8] L'art prend ainsi une fonction quasi religieuse, assurant un lien avec l'invisible. Il est une nouvelle forme du sacré, dans une société où le dogme chrétien aurait remplacé une vie spirituelle authentique. Voici qui explique, chez Gilliard, le goût pour les sciences occultes, qu'il transmet à certains de ses élèves, désireux d'échapper au cadre rigoriste de leur éducation protestante. Trolliet et Jean Moser en font partie; Gilliard les initie à la «cosmosophie», la pensée sacrée de son propre maître spirituel, S. U. Zanne, qui a durablement marqué sa recherche littéraire.[9] Vision esthétique, d'une part, dans la défense d'un art universaliste; vision plus spirituelle, d'autre part, en cherchant une alternative à la pensée positiviste. Une troisième modalité dans la réception de l'œuvre de Gilliard apparaît à la fin des années 1920, dotée d'une dimension éthique. En 1928, Beausire et Simond lancent un ambitieux projet de revue, *Prométhée*. Pour nourrir leur programme, les deux camarades entreprennent de nombreuses démarches à l'échelon européen auprès de personnalités prestigieuses.[10] Ils souhaitent, en effet, fonder un «organe des humanités modernes judicieusement représentatif des valeurs de ce temps dans tous les domaines de la science libérale et des arts».[11] Ils sollicitent Gilliard, dont ils s'approprient la visée humaniste, et ne s'attachent plus, cette fois-ci, à une perspective uniquement littéraire. Gilliard répond avec enthousiasme à leur projet, jugeant qu'il est important d'ouvrir au «petit pays romand un large champ d'action morale, – un organe des ‹humanités modernes›».[12] Leur réflexion rend ainsi perméables les domaines de l'art et de la politique et investit le terrain socio-historique. Dans un brouillon de préambule, Simond propose, en effet, des réflexions de type sociétal sur le rôle de l'Etat, de la nation, de l'organisation sociale. Soulignant les difficultés politico-économiques de la fin des années 1920, Simond et Beausire endossent un nouveau statut d'intellectuels «engagés». S'ils plaident pour un engagement non dogmatique et restent attachés à l'idée de primauté de l'art, l'évolution du contexte historique donne une perspective plus concrète à la dimension phi-

losophique de leur action. Dès les années 1930, cette réévaluation des enjeux esthétiques au profit d'une morale humaniste prend tout son sens, alors que la montée des extrémismes devient une menace de plus en plus prégnante.

Plaidoyer pour l'humanisme, 1932–1940

Au cours des années 1930, Edmond Gilliard suit l'actualité de près. Deux événements marquent profondément sa conscience: la fusillade du 9 novembre 1932 à Genève et, quatre ans plus tard, la guerre civile espagnole. En classe, contrairement à ses habitudes, il prend la défense du Dr Jeanneret-Minkine, accusé de «troubles publics» et d'«outrage au drapeau», suite à la manifestation communiste du 10 novembre 1932 à Lausanne. De plus en plus soucieux de l'actualité, Gilliard décide pourtant de se retirer du milieu littéraire pour se consacrer exclusivement à l'écriture poétique. A sa retraite, en 1935, il s'installe donc en France, à Dieulefit, non sans avoir passé le relais à ses jeunes admirateurs. Groupés autour de lui, ils deviennent actifs dans les sphères artistiques en fondant des revues littéraires, où ils perpétuent la pensée de Gilliard et publient régulièrement ses textes: ce sera *Présence* (1932–1936) et *Suisse romande* (1937–1940). Dans une perspective plus militante, André Muret se démarque en se tournant vers le communisme et fonde *La Semaine* (1938–1939), un périodique antifasciste.

La ligne rédactionnelle défendue par les deux fondateurs de *Présence,* Gilbert Trolliet et Jean Descoullayes, et quelques années plus tard, par Daniel Simond dans *Suisse romande,* insiste encore sur la pensée humaniste de Gilliard. Ce regard acquiert toutefois une résonance nouvelle face aux événements historiques, dans un contexte de crise économique, de montée du fascisme, puis à l'approche du second conflit mondial. En ce sens, les jeunes gilliardiens s'inscrivent dans les courants anticonformistes français du début des années 1930,[13] apparus en réaction à ce qu'ils désignent comme une «crise de la civilisation». Déçus par l'échec de la lutte politique traditionnelle, ces différents mouvements proposent, à leurs débuts, une alternative à l'opposition gauche/droite, pour favoriser les débats d'idées fondés sur les valeurs respectueuses de la personne humaine: ce sera notamment le personnalisme de Mounier.

L'équipe de *Présence,* séduite par cette éthique progressiste, reprend ce programme à son compte.[14] A bien des égards, il rappelle la vision gilliardienne: critique des institutions libérales au nom de la défense de l'individu, anticartésianisme, primauté du spirituel, défense des valeurs démocratiques. En 1933, par exemple, Gilliard pensait s'associer à plusieurs de ses confrères humanistes – l'helléniste André Bonnard et le philosophe Henri-Louis Miéville notamment –

pour fonder un groupe proposant «une sorte de permanence de défense des ‹valeurs morales et intellectuelles›»,[15] mais qui n'a débouché sur aucune action concrète. Pour Gilbert Trolliet, qui signe les éditoriaux de *Présence,* la solution aux maux de l'époque est claire: il faut redonner la priorité aux valeurs désintéressées de l'esprit. Pour cela, Trolliet est convaincu que la parole, tant réflexive que poétique, reste une force d'action: «Le rôle de l'humanisme nouveau, au contraire, est d'édifier la personnalité sur un axe assez profondément enfoui pour accéder aux racines de la vie, et qui réponde, tour à tour, aux exigences de l'être, aux besoins de l'individu.»[16] A cette condition, une refonte des structures sociales et des institutions du monde démocratique serait envisageable. C'est dans ce sens que l'action de Trolliet se veut «révolutionnaire», dans la mesure où «l'unique révolution permanente et féconde [est] celle qui se poursuit dans les esprits.»[17] Dans *Suisse romande,* Daniel Simond poursuit les mêmes intérêts, en recadrant toutefois son discours en fonction de l'urgence de l'heure, puisque la menace des tensions internationales se fait sentir dès les premiers numéros (fin 1937–début 1938). Il élabore avec son acolyte René Bovard, humaniste chrétien convaincu, plusieurs dossiers d'actualité en lien avec la position de la Suisse en Europe. La question du fédéralisme, pensé comme un modèle pour une Europe en paix, occupe les colonnes du périodique à intervalles réguliers; celle de la neutralité du pays également, sujet brûlant à l'orée de la guerre. De même, le climat de «défense spirituelle» est perceptible dans le numéro de novembre 1938, consacré à *L'Avenir du fédéralisme en Suisse*. Suite au débat des mois précédents à propos du Code pénal fédéral, la rédaction a adressé un questionnaire à diverses personnalités helvétiques sur la structure fédérale du pays. En guise de conclusion, Bovard signe un article traversé par un profond humanisme, érigé avec idéalisme face à la «lutte pour la suprématie» à laquelle se livrent les puissances de l'Axe.[18]

Si le noyau du réseau gilliardien exclut toute action politique stricte et insiste sur la portée éthique de la pensée de leur maître, une seconde tendance se dessine toutefois au cours des années 1930. Gilliard est conscient de la nécessité d'offrir au public romand un nouvel éclairage sur l'actualité. Dans sa ligne de mire, la montée des totalitarismes. Il soutiendra donc l'hebdomadaire *La Semaine*[19] lancé par André Muret en vue de «créer, en Suisse romande, un large courant démocratique».[20] En septembre 1938, le premier numéro du périodique genevois paraît au moment où les tensions diplomatiques augmentent en Europe et en Asie. Le directeur ne cherche pas à concurrencer *Suisse romande;* son projet se concentre davantage sur les questions politiques et répond à la demande d'un lectorat de gauche préoccupé par la situation internationale. Nécessité d'autant plus importante que le parti communiste est interdit dans les cantons de Neuchâtel, de Genève puis de Vaud.[21]

Agrémenté d'articles sur les arts et les lettres, le sport, la technique, la science et d'une page féminine, *La Semaine* se présente comme un journal populaire principalement tourné vers l'actualité suisse et étrangère. Ses contempteurs lui reprochent d'être communiste, ses promoteurs affirment pourtant leur volonté de réunir un public d'extraction sociale diverse autour d'un but commun: la lutte contre le fascisme au nom de la démocratie. Elle sera menée jusqu'en juillet 1939, le temps de 43 livraisons. Alors que la guerre d'Espagne touche à sa fin et que la menace hitlérienne se précise, les éditoriaux expriment des positions ouvertement antimunichoises. Mis en place par un arrêté fédéral en 1934, les prémices d'une censure officielle conditionnent déjà quelque peu la liberté de la presse. Toutefois, la diversité des collaborateurs et le ton relativement mesuré, en comparaison de celui de la presse d'extrême gauche ou du *Pilori,* préservent *La Semaine* des avertissements et lui permettent d'exprimer une opinion sans complaisance.

Le groupe Gilliard figure presque *in corpore* – ne manquent que Trolliet et Descoullayes – dans son comité d'initiative puis dans celui de patronage, un lieu de convergence de plusieurs réseaux professant des idées progressistes et favorables à la gauche. L'association des Amis de l'Espagne républicaine (AER), d'autres mouvements de solidarité à l'Espagne, les partis socialistes et communistes, la feuille antifasciste *Connaître* (1937–1938) et l'Association des Intellectuels pour la défense de la culture sont le terreau du nouvel hebdomadaire. La plupart des membres sont des intellectuels, des artistes, ou, comme Jean Vincent, André Corswant ou P.-H. Jeanneret, des personnalités impliquées dans le PC ou le PSS. La collaboration régulière du fondateur de l'AER, André Oltramare, explique l'appui de nombreux sympathisants de la République espagnole.[22]

Résistance intellectuelle, 1940–1945

Le modèle de Muret, qui privilégie une action en prise directe sur l'actualité, sera suivi durant la guerre par François Lachenal. La situation internationale tendue à la fin des années 1930, puis les débuts de la guerre amènent l'entourage du maître spirituel à prendre des positions plus tranchées, néanmoins en continuité avec les entreprises littéraires d'avant-guerre. Un pôle clairement politisé se détache de ce réseau déjà quelque peu fractionné; son engagement se matérialise par une feuille de résistance spirituelle et politique: *Traits* (1940–1945). Au service de la démocratie et à l'affût des inégalités, *La Semaine* a préparé le terrain de cette héritière légitime. François Lachenal, jeune juriste genevois issu d'une famille de notables, joue un rôle de premier ordre dans la création et la diffusion de cet organe, né en réaction à l'armistice français et placé sous

les auspices de Gilliard. L'expérience de Jean Descoullayes, conservateur du Musée des Beaux-Arts de Lausanne et fondateur de la maison d'édition les Trois Collines, le dynamisme de Lachenal et l'autorité morale de Gilliard s'allient pour créer en Suisse romande une tribune littéraire ouverte à la critique et aux débats. De retour de Dieulefit au début de la guerre, le professeur à la retraite est donc l'«âme» du projet, les deux animateurs en sont les chevilles ouvrières. Si Gilliard en a suggéré le nom,[23] Lachenal endosse la responsabilité éditoriale dans un premier temps, puis le conservateur du Musée des Beaux-Arts prendra le relais.[24] La correspondance et les textes signés par Gilliard laissent entrevoir de sa part un véritable investissement personnel; il écrit son pamphlet pédagogique *L'Ecole contre la vie* pour *Traits* et, dans le premier numéro en octobre 1940, signe un article fondateur en réponse au discours du conseiller fédéral Marcel Pilet-Golaz: «Assez d'actes, une parole!» Le ton est donné par le guide, les fidèles Junod et Beausire le suivent en s'attaquant d'emblée à Gonzague de Reynold et à Denis de Rougemont, deux intellectuels proches du pouvoir: un moyen implicite d'inscrire la nouvelle publication dans la voie de l'opposition. En 1945, Lachenal revient rétrospectivement sur ces débuts: «Nous étions plusieurs, en août 1940, à ressentir la nécessité d'une nouvelle revue *littéraire* – où Edmond Gilliard, par exemple, pût s'exprimer à son aise – et *politique* – de résistance à la capitulation devant la menace fasciste, extérieure et intérieure, résistance d'autant plus nécessaire en Suisse romande que Pétain y était généralement acclamé et la seule presse d'opposition, celle de la Fédération Socialiste Suisse, interdite depuis peu.»[25]

Protestataire, parfois virulent, jamais anodin, le contenu oscille entre politique, littérature et philosophie. Les réflexions et les jugements sur l'actualité sont l'œuvre d'une rédaction de gauche, voire d'extrême gauche suivant les contributions. Les triomphes de l'Armée rouge influencent l'évolution du ton de la revue; les positions communistes s'affirment en effet davantage durant les deux dernières années. La réception de *Traits* sera essentiellement conditionnée par le facteur politique; les censeurs lui reprochent son bolchevisme et ses attaques trop flagrantes envers les chefs d'Etat étrangers, alors que des discussions idéologiques divisent les collaborateurs.

En marge du champ intellectuel romand durant l'entre-deux-guerres, Gilliard et ses fidèles, en se montrant solidaires de l'entreprise de Lachenal, s'opposent une fois de plus aux idées de la presse bourgeoise. Officiellement «littéraire et philosophique», *Traits* s'élève avec retenue, mais explicitement, contre les puissances de l'Axe. Sur le plan national, elle s'oppose aux pleins pouvoirs du Conseil fédéral et dénonce entre autres les inégalités sociales. Autant d'occasions d'attirer les foudres des autorités vaudoises et de la censure locale! Pourtant, cette publication envoyée sous pli aux abonnés est relativement épargnée par une

«Division presse et radio» vigilante certes, indulgente néanmoins, vu le mode de distribution discret du périodique. Fidèle à ses objectifs, *Traits* accorde une place de choix à la littérature en publiant notamment des poètes de la résistance française. A partir de novembre 1942, Lachenal, engagé comme attaché de la légation suisse à Vichy, sert en effet d'intermédiaire et de passeur de manuscrits pour *Traits,* les Editions des Trois Collines, *Lettres,* les *Cahiers du Rhône* et *Suisse contemporaine*. Les circonstances particulières dues aux événements et l'étroitesse de l'espace dévolu à la libre expression amènent nombre d'acteurs des milieux littéraires suisses et français à collaborer à l'une ou l'autre de ces revues romandes. A part la contribution de premier plan du diplomate, signalons aussi celle de l'ancien directeur de *Suisse romande,* Daniel Simond, qui a facilité les échanges franco-suisses. Il figure au comité de la descendante directe de *Suisse romande, Suisse contemporaine,*[26] dirigée par René Bovard.

Pour une littérature engagée, 1950–1960

En Suisse romande, à partir de la fin de la guerre, une nouvelle génération d'intellectuels nés dans les années 1920 s'affirme. Elle s'investit dans des revues qui pallieront la disparition des publications issues des années sombres et adopteront très tôt les idées existentialistes en vogue à Paris. Bien qu'ils appartiennent à des groupes politisés ou soient officiellement membres du Parti ouvrier populaire (POP), quelques admirateurs romands de Sartre s'intéressent étonnamment à Gilliard, âgé de 70 ans en 1945. C'est la posture anticonformiste de l'homme qui est retenue; son *Journal 1945–1951* marque d'ailleurs les jeunes lecteurs. Plus accessible que sa poésie, il leur apparaît comme un appel à la révolte où puiser quelque encouragement à la lutte politique. Le regard porté sur l'œuvre de Gilliard évolue, même si ses écrits demeurent confidentiels. Ceux qui attirent davantage l'attention contiennent une symbolique ou des allusions propices à nourrir une réflexion sur l'actualité.

Le vieux maître n'est désormais plus perçu comme un éveilleur ou un animateur. Il devient un modèle d'anticonformiste romand. Alors que certains ne retiennent que son rôle dans les *Cahiers vaudois,* Gilliard suscite, dans les années 1950, l'intérêt d'intellectuels en mal de figures tutélaires. Ses «adeptes» se sont toujours rassemblés autour d'une revue, lieu de sociabilité privilégié, à la fois vecteur et moteur de leur action. Une fois *Traits* éteinte, il s'agit de raviver la flamme. Pour y parvenir, du sang neuf est indispensable. Dans son dernier numéro, la rédaction de *Traits* sous-entend qu'elle n'a pas dit son dernier mot et souhaite poursuivre sa «lutte pour un nouvel humanisme et une rénovation morale et sociale du pays».[27] De 1949 à 1960, *Carreau* (1949–1955) puis

Carrérouge (1957–1960) offriront aux collaborateurs de *Traits* une nouvelle tribune, bien que les sujets proprement politiques en soient écartés. Le nom choisi une fois de plus par Gilliard suggère d'emblée un lien implicite avec l'organe de résistance romand.[28] Au-delà de ce rapprochement sémantique, la présence au comité de Lachenal, Descoullayes et Wild, ainsi que la collaboration occasionnelle de Beausire contribuent à rapprocher *Carreau* des publications inspirées par l'ancien professeur. Placée sous l'aile de quelques animateurs aguerris en matière d'édition, la revue artistique survit surtout grâce à Freddy Buache, chargé des tâches pratiques et en contact étroit avec Lachenal. Focalisée sur «l'art vivant», la rédaction ne manque cependant pas une occasion de rappeler à ses lecteurs l'importance de Gilliard pour les lettres romandes.

Au cours des années 1950, revisité par des adeptes de la littérature engagée, le discours intemporel de Gilliard sert une cause qui n'était initialement pas la sienne. Sans en être l'éminence grise, l'écrivain appartient étonnamment au champ de référence de la revue engagée *Rencontre* (1950–1953). Plus surprenant encore, l'intérêt accordé à Gilliard par des mouvements culturels liés au POP; au moment où les compagnons de route du parti communiste forment des groupes dédiés à la réflexion et au débat, le cercle littéraire des *Amis des lettres françaises* et la coopérative d'édition *Connaître* réclament le soutien de l'ancien enseignant. Le camarade Michel Denoréaz, un de ses admirateurs, est à l'origine de cet engouement. Comme Jeanlouis Cornuz quelques années plus tard, il s'attachera particulièrement à l'homme et se passionnera pour son œuvre. Une relation de type professeur à élève s'établit entre Gilliard et ses deux nouveaux fidèles dans les années 1950–1960, selon un schéma comparable au fonctionnement du réseau pendant l'entre-deux-guerres. A la même époque, deux revues de collégiens publiées à Lausanne, *Pour l'Art* et *Alambic,* se réfèrent, quant à elles, à l'auteur ou au maître à penser, réinterprètent son discours ou publient des extraits de ses écrits. En pleine guerre froide, de jeunes intellectuels prennent ainsi le relais d'une ancienne génération qui s'essouffle.

Le parcours individuel de Gilliard a ainsi eu des retombées collectives surprenantes de longévité. La réception de l'écrivain, du conférencier ou du confident dépend du contexte historique. De son vivant, il a tour à tour été un modèle, une référence, une figure tutélaire, un instigateur de revues de qualité. Si certains «disciples» puisent directement leur inspiration dans ses écrits, d'autres se nourrissent de sa pensée au travers de rencontres et de lettres. Le groupe n'est pas complètement homogène et se fractionne en fonction du type d'engagement adopté face à l'actualité. L'évolution naturelle du réseau favorise l'ambition principale du maître, soit la publication de son œuvre, ceci grâce à un noyau d'anciens élèves, fidèles jusqu'à la fin. Si Edmond Gilliard est tombé dans l'oubli une fois sa voix éteinte, les correspondances et les revues témoignent de son

aura durant près d'un demi-siècle. Elles gardent une trace de son influence sur des intellectuels suisses non-conformistes et progressistes, acteurs d'un champ de production restreinte, qu'ils ont contribué à faire émerger.

Notes

1 Cet article s'inscrit dans une recherche intitulée *Edmond Gilliard et la vie culturelle romande (1920–1960). Portrait de groupe avec maître,* à paraître en 2010 aux éditions Antipodes.
2 Pierre Beausire, «Rousseau et Vinet. Individus sociaux par Edmond Gilliard (1925)», in «Cahier d'hommages à M. Edmond Gilliard», *Revue de Belles-Lettres* 7 (1925/26), 185.
3 *Ibid.,* 198–199.
4 André Muret, «D'un certain esprit vaudois», *Aujourd'hui,* 17. 4. 1930, 4–5.
5 De l'essai de Ramuz, «Raison d'être», texte-manifeste des *Cahiers vaudois.* Même si ce titre place d'emblée les animateurs dans la filiation de Ramuz, ils revendiquent pourtant moins son héritage que celui de Gilliard.
6 Centre de recherches sur les lettres romandes (CRLR), Fonds G. Trolliet, Lettre d'Aloys Bataillard à Gilbert Trolliet, 19. 3. 1931.
7 «Renaissance de la poésie», *Raison d'être* 5 (1929), 14.
8 Jean Audard, «La poésie et la connaissance», *Raison d'être* 1 (1930), 13.
9 De son véritable nom Auguste van der Kerkhove, cet occultiste belge, né en 1838, s'établit près de Mâcon où il décède en 1923. Il est l'auteur d'une monumentale *Cosmosophie* en quatre tomes.
10 Paul Valéry, André Gide, André Suarès, Ernst Robert Curtius, Thomas Mann, Stefan Zweig, Giuseppe Ungaretti, Maurice Maeterlinck sont, entre autres, sollicités pour figurer au comité de patronage de la revue.
11 Bibliothèque cantonale et universitaire de Lausanne (BCU-L), Fonds D. Simond, Lettre de Daniel Simond et Pierre Beausire à diverses personnalités, 1929–1930.
12 BCU-L, Fonds D. Simond, Lettre d'Edmond Gilliard à Pierre Beausire, 12. 6. 1930.
13 Voir Jean-Louis Loubet Del Bayle, *Les Non-conformistes des années 30. Une tentative de renouvellement de la pensée politique française,* Paris 1969.
14 Sur la réception du personnalisme en Suisse romande, voir Francis Python, «Maintenir l'ordre ou le faire? Présence et dilemme des personnalistes d'Esprit en Suisse dans les années 30», in Alain Clavien, Bertrand Mueller (dir.), *Le Goût de l'histoire, des idées et des hommes. Mélanges offerts au professeur Jean-Pierre Aguet,* Vevey 1996, 131–151.
15 CRLR, Fonds E. Gilliard, Lettre d'Edmond Gilliard à Jean Moser, 23. 1. 1933.
16 Gilbert Trolliet, «Autour de l'humanisme en marche», *Présence* 1 (1932), 14–15.
17 René Lalou cité par Gilbert Trolliet. *Ibid.,* 10.
18 René Bovard, *Suisse romande* 6, 2e série (1938), 300–306.
19 Voir Pierre Jeanneret, «La Semaine un hebdomadaire antifasciste politique et culturel», *Cahiers d'histoire du mouvement ouvrier* 7 (1990/91), 7–21.
20 BCU-L, Fonds D. Simond, «Appel en faveur de La Semaine».
21 Ces interdictions successives tombent entre janvier 1937 et janvier 1938.
22 Paul-Henri Jeanneret, Dr. Jean Wintsch, André Bonnard, Jean Vincent, André Muret, Raphaël Cordone de l'AER; Dr. Fischer, André Ehrler sont, quant à eux, affiliés à d'autres mouvements de soutien à l'Espagne.
23 Notons la polysémie du mot «traits» qui signifie à la fois le trait de plume et la flèche.
24 Descoullayes prendra le relais à la fin 1940. En 1944, Gérard Buchet reprend la responsabilité de *Traits* jusqu'en juillet 1945. Michel Buenzod tient ensuite le gouvernail, en conférant cette fois-ci un ton clairement communiste à la feuille.

25 François Lachenal, «Histoire de Traits», in Edmond Gilliad, *Œuvres complètes*, Genève 1965.
26 Déçu par son manque de vigueur, Gilliard ne confie aucun texte à cette revue pendant la guerre. Si la plupart de ses «disciples» y participent de temps à autre, ils s'investiront avant tout dans *Traits*. Ouverte aux débats d'idées, *Suisse contemporaine* exprime son opposition à l'Axe au travers d'essais humanistes et pacifistes ou par des écrits littéraires. Le ton adopté, celui de l'analyse et de l'étude critique, contraste avec la propension de *Traits* au militantisme.
27 La Rédaction, *Traits* 12 (1945), 15.
28 Comme le «trait», le «carreau» est un projectile, celui de l'arbalète plus précisément.

Zusammenfassung

Edmond Gilliard aus der Sicht seiner Anhänger

Edmond Gilliard durchschritt mehrere Etappen des kulturellen Lebens in der Romandie des 20. Jahrhunderts, indem er verschiedensten Tätigkeiten nachging – als Lehrer, Schriftsteller, Herausgeber, Referent. Er siedelte sich rasch an den Ausläufern des Literaturbetriebs an, dem er einen Gegenpol entgegensetzen wollte, indem er um sich ein Netzwerk von Intellektuellen aufbaute. Sein Werk wurde je nach Tagesgeschehen immer wieder neu interpretiert, und dies ebenso synchronisch wie auch gegenläufig. Die vielfältigen Lesarten geben Aufschluss über die verschiedenen Strömungen innerhalb des Netzwerks, sie reichen von literaturwissenschaftlichen Studien über eher ethisch oder politisch motivierte Auslegungen. Die eingehende Beschäftigung mit dieser breiten Rezeption von Gilliards Werk ermöglicht, sich ein wichtiges Stück der Geschichte der Westschweizer Intellektuellen bildhaft vor Augen zu führen: Hier offenbart sich ein Oppositionsbewusstsein, in dem künstlerische wie auch moralische Reflexionen mit den politischen Ereignissen der Stunde eng verknüpft sind.

(Übersetzung: Ursula Rettinghaus)